

## Petite revue de philosophie

### Duras, l'amant, le public Devant la vitrine

Marguerite Duras, *L'Amant*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984,  
142 p.

Claude Beausoleil

---

Volume 6, numéro 2, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105396ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105396ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Beausoleil, C. (1985). Duras, l'amant, le public : devant la vitrine / Marguerite Duras, *L'Amant*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984, 142 p. *Petite revue de philosophie*, 6(2), 135-149. <https://doi.org/10.7202/1105396ar>

# **Duras, l'amant, le public**

Claude Beausoleil

*Professeur au département de français  
du Cégep Édouard-Montpetit*

Je savais aussi que je ne me trompais pas...

Marguerite Duras

*ce n'est déjà plus la rumeur de la ville  
c'est le silence face au livre  
face à la lecture du livre  
L'Amant comme un repère d'où partent nos  
fantasmes  
d'où vont et viennent les mots de l'analyse  
il y a du mystère qui se lève  
les lettres sont noires de sens  
elles roulent comme un fleuve  
sur la page  
dans le rectangle blanc de la page  
souffle des temps  
souffle des images  
je suis face à la vitrine  
des lueurs font danser la représentation du livre*

*le titre se distingue du trottoir  
la fiction est au rendez-vous  
pouvait-il en être autrement  
un livre qui fait écrire  
un livre qui réfléchit l'écriture  
voilà le talent de L'Amant  
voilà sa plus inavouable performance  
ce n'est déjà plus l'agitation de la ville  
il faut maintenant parler  
dans ce silence  
dans ce livre  
malgré ce silence  
à cause de ce livre  
lire ce qui est écrit au sujet de la parole  
reconnaître la ruse  
le style  
l'impact de l'œuvre  
lire cette suite qui maintenant ne demande qu'à  
apparaître  
lire des mots au sujet d'un livre  
au sujet de L'Amant de Marguerite Duras*

**Duras, l'amant, le public**  
**DEVANT LA VITRINE**

Marguerite Duras, *L'Amant*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984, 142 p.

Le triangle de la lecture: l'auteure, le livre, la réception. Trilogie interactive qui fait que la littérature circule, que les formes bougent dans le labyrinthe de la fiction. Le livre est pensé, écrit, lu. Une chaîne sans illusion, un travail en somme, quelque chose comme le réel également.

Parler de ces lieux. Partir du livre. *L'Amant*. Un titre bref comme un résumé, comme une assertion. Je reprends le livre. Il est devenu le miroir du langage du livre. J'ai en tête la photo publicitaire. C'est comme malgré moi. C'est sûrement à cause de la diffusion, du battage. Mais est-elle vraiment partout cette photo? Ou bien est-elle vraiment marquante là imprimée de mémoire à travers l'écran de la vitrine. La vitrine, première loupe vers l'image dans laquelle les lunettes me disent l'effort d'effet — montrant ce qu'on ne montre pas — de faire voir le visage en reflet puisque c'est de la table de vanité que surgit le miroir comme image contenant l'image. Et devant cette vitrine je me pose la question de la FASCINATION.

Duras, l'amant, le public. Cette forme qui se détache, détournant les regards jusqu'à les perdre dans la lecture du mythe. Il y a quelque chose de touchant dans cette image de l'autre côté de la vitrine.

*Le A de l'amant*

Qu'en est-il de la fascination qu'opèrent l'œuvre et l'image de Marguerite Duras l'auteure, sur le lecteur? Qu'en est-il de cette magie qui semble jouer le rôle liant dans les processus de circulation interne de cette œuvre qui s'écrit depuis les années 50 et nous a donné *L'Amant*. *L'Amant* et son A du début, des recommencements. Son A de l'abécédaire. Son A de l'alpha. Son A de ce qui vient et revient. Avec densité *L'Amant* compose une trame de lecture, réceptacle des autres livres et en même temps réservoir sans fin d'un retour des fictions.

Le A de l'amour.

Le A noir de Rimbaud.

Le A d'animal.

Le A d'Asie.

Le A de l'ardeur.

Le A d'avoir.

Le A d'apprendre.

Le A d'anecdote.

Le A d'arrivée.

Le A d'ailleurs.

Le A d'affront.

Le A d'attente.

Le A d'alors.

Le A d'auteure.

Le A d'amant.

comme un point tournant autour de la langue qui se résume en une exécution de volutes produisant du charme et du sens.

Il y a dans *L'Amant* une proposition de condensation de l'effet Duras. Remarquable dans le style, la composition même de l'œuvre, mais remarquable également dans l'effet extérieur de l'œuvre (la critique, l'institution, photos, entretiens nombreux, articles, Prix Goncourt venant rendre encore plus voyante, plus implaca-

ble cette sensation d'un effet Duras, d'une FASCINATION).

*lire et inclure des extraits de ce qui est écrit*

Marguerite Duras, *L'Amant*, Les éditions de Minuit, Paris, 1984, 142 p.

*L'Amant*, sans genre, là affiché en bleu au premier tier de la maquette. *L'Amant* qui s'ouvre à la confiance du je qui raconte: «Un jour, j'étais âgée déjà, dans le hall d'un lieu public, un homme est venu vers moi.» Cet homme est un lecteur. Ce «j'étais âgée déjà» un point de vue narratif. Ce je omniprésent qui tire toutes les ficelles qui se tracent à même les mots du texte de *L'Amant*. Ce je est un regard vers les voies de la mémoire.

Dans le carré blanc de la page le projet prend forme. Et c'est l'énonciation: «Je pense souvent à cette image que je suis seule à voir encore et dont je n'ai jamais parlé. Elle est toujours là dans le même silence, émerveillante. C'est entre toutes celle qui me plaît de moi-même, celle où je me reconnais, où je m'enchanté.» Le «encore» insinuant l'avenir du récit. Cette «image» «émerveillante» de solitude, l'écriture la rendra infinie en l'étalant dans le carré blanc de la page. L'image est avancée: «j'ai un visage détruit.» Le livre sera l'histoire de cette destruction dont les ravages forment l'image actuelle dont fatalement rend compte l'existence concrète du livre et de ses rides, dans une présence au corps des mots en ce qu'ils ont de plus exact. «Que je vous dise encore», et le ton est donné. L'image tournera autour de l'aveu. Partir des fibres de l'existence imaginée. Une photo qui non prise devient rectangle blanc de l'absolu. «C'est à ce manque d'avoir été faite qu'elle doit sa vertu, celle de représenter un absolu, d'en être justement l'auteur.»

**Marguerite Duras:**  
**DEVANT LA VITRINE**

Précision 1:

*L'Amant* est un livre sur l'immortalité

«Pourquoi elle était là plutôt qu'ailleurs, pourquoi elle était aussi de si loin.»

... le 27 novembre

Montréal. Temps gris. Un livre du soir. *L'Amant*. Je feuillette. J'entre dans les mots. La vitrine permet aussi de VOIR. La lecture s'installe. Les intuitions. Le désir de parler encore à partir d'une œuvre avec laquelle le premier contact a été automatique, un soir de fin septembre. Des images se bousculent. Je vais retrouver des articles sur *L'Amant*. Relire des entretiens. Voilà ma soirée.

Précision 2:

*L'Amant* est un livre sur l'écriture

«Je lui ai répondu que ce que je voulais avant toute autre chose c'était écrire rien d'autre que ça, rien.»

... le 28 novembre

Je lis *L'Amant*. Dans mon bureau. Les bruits extérieurs me rappellent le lieu. Je plonge dans cette traversée, vers le bac, vers le Mékong et ses boues. Je reconnais la voix des livres de Marguerite Duras. Je laisse le livre un instant. Je laisse *L'Amant* ouvert là à la page 11 ou 17. Là où le fleuve pour la première fois est évoqué. Les eaux du fleuve qui emportent tout: les images, les temps, les signes, l'immuable.



Précision 3:

*L'Amant* est un livre d'images

«L'ambiguïté déterminante de l'image, elle est dans ce chapeau.»

... le 29 novembre

Le temps est toujours gris. Je regarde le numéro spécial du *Magazine littéraire* consacré à Marguerite Duras. Je poursuis ma relecture de *L'Amant*. Le A de l'avant, de l'après. Je note: «Les baisers sur le corps font pleurer. On dirait qu'ils consolent.» Je ne suis plus dans le livre. Je ne suis plus chez moi. Ailleurs. Oui ailleurs, dans la beauté de la résonance des mots. «Les baisers sur le corps font pleurer.» J'arrête ma lecture. Les vies sont là. Une musique vient de la radio. On chante «rosa rosa rosam». Depuis longtemps j'avais oublié cette chanson de mon adolescence. La mémoire est dans ma lecture. «Les baisers», tous les «baisers» du monde dans la tristesse grise des fleuves. Du Saint-Laurent au Mékong et la Seine et l'imaginaire et «son nom de Venise» et le jour qui coule.

Précision 4:

*L'Amant* est un livre sur l'immortalité

«On ne sait jamais d'emblée d'où elle vient. Et puis on se dit qu'elle ne peut venir que d'ailleurs, que de là.»

ou encore

«Il parlait de Balzac comme il l'eût fait de lui-même, comme s'il eût essayé une fois d'être lui aussi cela, Balzac.»

... le 2 décembre.

Dimanche froid mais une lumière qui traverse. Quelque chose de clair. Une évidence qui traverse les pages. Je devine l'intuition juste. Je me répète le mot: l'immortalité, l'immortalité. Et je sens que c'est de là que vient une grande part de la fascination produite par l'œuvre et le personnage de Marguerite Duras. Comment ne pas

quelque part désirer être immortel. Et le lecteur s'engouffre. Il y a cette certitude violente de l'immortalité et c'est peut-être là que réside l'étrangeté et le familier de *L'Amant*. Pour elle, oser parler de l'immortalité. Et pour nous, oser s'y reconnaître. Et par la fenêtre, un peu de bleuté, de pré-hiver comme dans la couleur du mot amant.

*les pouvoirs de l'affirmation*

Duras, l'amant, le public. Revenir vers les formes que prend la FASCINATION. Relier des éléments, les organiser en discours afin de souligner le comment de cette attraction. Pourquoi dans le passage narratif entend-on une voix, une manière. Et la destruction de l'effet de fiction au profit de la confiance-mémoire. On ne peut produire cette transformation qui d'ailleurs n'est qu'une illusion que lorsque l'on sait l'univers de fiction plausible, recevable/reçu.

---

Marguerite Duras  
comme M.D.  
comme médecin  
comme Marlene Dietrich  
comme mon dieu  
comme mer dense  
comme maladie douce  
comme Marguerite Duras

---

*L'Amant*, une histoire au singulier dans les méandres d'un texte qui s'affirme. Les temps. Les verbes aux temps changés. Relire. Cette scène de vie qui s'échappe comme le texte d'une trouée antérieure. L'écriture comme moyen de traverser le Temps. Dans Duras il y a durer. Et je crois que cette conscience de poser la littérature dans les strates de l'histoire et du temps est là dans l'écriture de Marguerite Duras.

Star de l'écriture elle dira «la star du *Camion* c'est moi». Elle dira aussi au sujet de *l'Amant*: «J'ai écrit ce livre parce que je voulais lire un livre de moi.» Et le texte s'est fait chair et il a habité parmi nous. Cet aspect de communion est là dans le lien écriture/lecture. On parle souvent d'un livre de Marguerite Duras à mi-mots. Comme d'un secret. Comme d'un document confidentiel. J'ai remarqué que l'adjectif le plus utilisé au sujet des livres de Marguerite Duras est «c'est beau, c'est très beau». Cet adjectif désarmant, ultime qui n'est pas nécessairement un signe de démission mais bien justement un aveu du fonctionnement de la FASCINATION. La conversation commence face à la vitrine. — As-tu lu *l'Amant*? Les yeux s'ouvrent imaginant, produisant l'énigme entendue de la forme et du contenu. La voix reprend en appuyant intimement: «C'est beau, c'est très beau.»

#### *la question du mimétisme*

Écrire c'est souvent être traversé de lectures, être le lieu de transformation duquel l'écriture à nouveau surgira, allant se joindre à d'autres écritures nourrissant d'autres questions dont le visage peut aussi être un livre. En ce sens l'écriture de Marguerite Duras a joué un rôle de poursuite en influençant, déviant, insufflant des formes, des mots qui permettent d'autres voix.

Cette FASCINATION a marqué plusieurs textes québécois. Au niveau des publications on peut noter le *Marguerite Duras à Montréal* qui par ses analyses et ses entretiens questionne l'œuvre et le personnage Marguerite Duras. Également le Bulletin no. 9 de la Galerie Jolliet avec ses éléments d'analyse mais surtout son langage en dérive à partir de l'œuvre, comme une osmose, comme un plaisir assumé. «Avec tout le charme historique du *Plaisir du texte*» y écrit Michael Delisle. «Marguerite Duras écrit des palimpsestes du

silence» y écrit Yolande Villemaire. «Sa voix est une mer limpide...» ajoute Jean-Paul Daoust. Un des principaux effets de l'écriture de Marguerite Duras me semble être le mimétisme. Ce point est à la fois un des plus stimulants et un des plus aveuglants de l'écriture de Marguerite Duras. Le ton, la voix, le style quoi. Des revues comme *La nouvelle barre du jour* ont publié plusieurs auteures influencées par cette écriture, par ce *grain de voix*. Denise Desautels, Danielle Laurin, Élise Turcotte, parfois Anne Marie Alonzo, ou encore des auteures comme Marie-Claire Vaillancourt dans un texte comme «Voilà des mots sucrés» paru dans «Ce qui les séduit» no. 127-128. Ou encore autrement des auteurs comme Michael Delisle, Madeleine Gagnon ou Louise Cotnoir. Comme des sons, comme des échos en travail. Parfois aussi jusque dans le sourire du pastiche consenti: «son nom de Laval dans Trois-Rivières désert ajoute-t-elle en trouvant que ça fait dur» écrira Yolande Villemaire dans *La vie en prose*. Ou encore «C'était un après-midi très Marguerite Duras» lit-on dans *Taxi* de Jean-Paul Daoust. Allusion directe montrant bien que le signe a une efficacité symbolique reconnaissable. L'évoquer suffirait à recréer les textures. On peut vérifier un effet Duras dans d'autres productions: en cinéma, Léa Pool; dans la chanson, Yvelle Champagne; en art plastique; André Martin ou Louise Robert. Duras plane ici et là à la fois objet et projet de la FASCINATION.

En m'interrogeant sur ce miroir (page du livre et espace blanc de la réflexion) qui nous renvoie une image subjuguante de l'œuvre et du personnage Marguerite Duras je me demande si le modèle ne fait pas ici dans le contexte montréalais, dans une certaine mesure, figure de proue dans ce qui serait l'élan d'une écriture sans concession, dans la seule appartenance au langage et à l'amour du langage. L'image des livres et l'image même de Marguerite Duras sont comme des catalyseurs d'une

liberté de dire. Alcool, vieillissement, affirmation et toujours ce ton qui frôle le postulat. Les écrivains ou lecteurs québécois trouvent dans cette démarche une volonté nette d'avancer au cœur du langage. Vieille, intelligente, ravagée, lucide, peut-on s'engouffrer ailleurs que dans cette image, dans cette mèr(e) d'écriture qui ne semble pas pouvoir se tromper et semble détenir les pouvoirs de la parole juste, les pouvoirs de l'affirmation. C'est Réjean Ducharme qui écrit: «Ils avaient besoin de héros.» Pour ma part la place de Marguerite Duras dans la séduction produite par son écriture et son image tient beaucoup à des caractéristiques extérieures. Bien sûr il y a l'écriture. Mais bien sûr également il y a l'image de Marguerite Duras la femme, l'intellectuelle, la penseuse. Finalement quels écrivains québécois vieillissants peuvent produire un tel effet. Ce n'est certainement pas du côté de Gabrielle Roy que les écritures montantes peuvent ne sera-ce qu'au niveau des thèmes (les enfants de sa vie) ou de la photo (image publique toujours plus ridée, tristement sereine), trouver matière à modèle. Il y a dans la destruction du visage de Marguerite Duras, elle y revient au tout début de *L'Amant*, un espoir. Vieillir n'est pas nécessairement opposé à séduire, à penser, à comprendre. Et je crois qu'en cela l'effet Duras est immense. Là où ne se rend pas Gabrielle Roy, là où n'ose plus rien jouer Simone de Beauvoir, l'image de Marguerite Duras est comme une stimulation provocante, ouverte au regard à travers les temps, la défaite, l'amour, dans un flot sensible qui s'appelle l'écriture et l'intelligence. La FASCINATION serait celle du cerveau qui flotte dans les ruines, les images, les mémoires, les vies. «Les mains négatives» comme réseau de vies multiples remuant dans les lignes d'un texte réécrit, à réécrire. Marguerite Duras écrit: «Je ne sais pas qui avait pris la photo du désespoir.» Mais cette image dévoile un champ des possibles

là sur la page, dans l'écriture. Peut-être que l'emprise de Marguerite Duras sur un milieu comme le milieu culturel montréalais tiendrait-elle d'un manque reconnu, d'un désir des générations plus jeunes, d'explorer le langage jusqu'à la faille, celle très visible des ans, celle aussi où se tiendrait l'inouï. C'est dans ce regard, face à la vitrine que les futurs nous sont lisibles. Duras, l'amant, le public c'est ce triangle de la passion reconnue comme telle en toute pureté, malgré les marques laissées, malgré un désespoir, avec les mots qui tombent nettement là où ça s'écrit.

*toujours au sujet de la fascination*

Précision 5:

*L'Amant* est un livre de star

«Je vais au lycée en chaussures du soir ornées de petits motifs en strass. C'est ma volonté.»

... le 3 décembre

Montréal où les mots tournent où les théories s'échangent, se râpent aux réels de l'écriture. Soudain penser à Roland Barthes, au *bruissement de la langue* de Barthes. À ce même effet de FASCINATION. Comme pour Marguerite Duras. Comme pour d'autres. Et je ne lis pas dans ces engouements des aliénations. Il me semble que ce qui est enjeu c'est la langue qui glisse, qui change. La langue qui change les idées, qui propose. Je rassemble mes notes. Le 5 approche. Je pense à Marguerite Duras comme à une star («Cette robe est sans manche, très décolletée.»). Et si tout ça se jouait dans un cerveau et dans un corps post-hollywoodien. Je lis: «Ce jour-là je dois porter cette fameuse paire de talons hauts en lamé or.» Je souris. Je lis: «Elle dit qu'elle aussi elle est seule.» Elle ne dit pas avec qui. Et cela elle le dit sur l'écran de la page, dans le frémissement de la langue du livre. Je remarque qu'il fait froid. Qu'il y a déjà un peu de blanc sur les choses.

Duras, l'amant, le public. Comment résister à la FASCINATION produite par les livres et le personnage de Marguerite Duras? Où est la fissure? Cette question que je me posais en préliminaires revient de plus en plus perdue dans l'effet de fascination. Comment ne pas croire en l'éternité. Sur la rue Saint-Denis devant la vitrine je ne regarde plus l'affiche dans laquelle elle se regarde comme pour mieux nous fixer. Devant la vitrine il me reste le goût de relire, le goût de poser des questions tout en sachant que le livre, que l'image, surveillent là dans la non-faille, dans la voix certaine. Ce qui est complexe dans la réalité des mythes c'est qu'ils touchent le cœur et le cerveau. En cela Marguerite Duras nous rejoint quelque part dans l'ailleurs intérieur. Duras, l'amant, le public.

— Avez-vous lu *l'Amant*?

— C'est très beau.

Et les fils se renouent. L'analyse est encore possible mais pourquoi finalement et surtout comment quitter l'aura? L'aura de *L'Amant*. Ce là de l'aura. Ce là des *Aurélias*. Ce là qui s'écrit face à la vitrine comme une vie translucide. *L'Amant* un livre sans divisions, sans chapitres. Un flot de mots et de mémoires, de détails et de retours. La bibliographie à la fin du livre contenant déjà le titre: *L'Amant* (1984, Éditions de Minuit).

Précision 5:

*L'Amant* est un livre sur l'immortalité

«tout ça signifie quelque chose, ce n'est pas innocent, ça veut dire,»

... un vendredi de novembre

Galerie Optica. La vue directe, grise sur la montage, sur ce qui fait que Montréal est imagée. On est là. Sans trop de liens mais dans ce lieu: OPTICA, pour voir. On parle. Lentement, puis plus en confiance, avec des risques,

des hypothèses. On parle de discours déjà sur, de mots, d'images. De mise en crise de la FASCINATION. Mais aussi, il me semble on la reconnaît tacitement cette FASCINATION. De retour chez moi je note une phrase extraite de *L'Amant*: «Sur le bac, regardez-moi, je les ai encore.» Et je commence ce texte de la conférence. Ce texte éparpillé, s'enroulant autour de *L'Amant*.

*L'Amant* est un livre sur la séduction. L'œuvre en est la preuve.